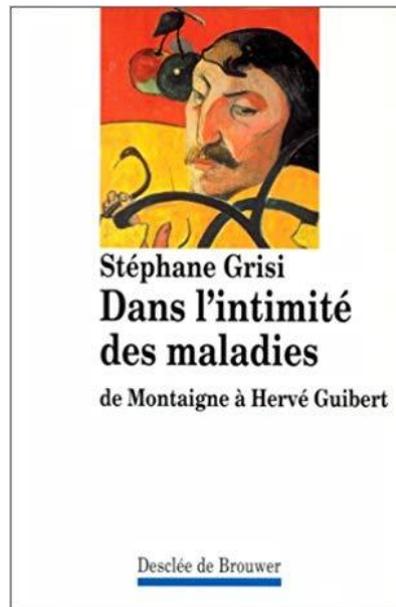


## LE CAS FRITZ ZORN

Extrait de ***Dans l'intimité des maladies: de Montaigne à Hervé Guibert***,  
de **Stéphane Grisi**, Desclée de Brouwer, 1996 (voir le sommaire du livre à la fin de ce document)

**Le cancer**

## HISTORIQUE

Le cancer a été repéré sans doute depuis toujours, et baptisé depuis Hippocrate. De tout temps, des malades étaient condamnés à mourir de « grosseurs » se développant à des rythmes variés et susceptibles de diffusion à d'autres parties de l'organisme.

Mais il y a de multiples variétés de « grosseurs ». Ce qui est appelé aujourd'hui « cancer » exclut assurément des lésions qui recevaient autrefois ce label. A l'opposé, du temps où l'on n'ouvrait les corps ni pour les opérer ni pour les autopsier, tout ce qui était cancer profond ne pouvait que rester ignoré. Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la médecine navigua donc de « faux cancers », déformations du corps survenues par exemple dans le cours d'une maladie infectieuse, aux « cancers oubliés » qui étaient rapportés au mélange inharmonieux des humeurs.

Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'apparaît le concept moderne de cancer. En 1865, le médecin prussien Rudolf Virchow pose des bases neuves à la classification des tumeurs. Le cancer devient une maladie cellulaire. Virchow impose l'idée que tout cancer est, d'abord et avant tout, une accumulation anormale et anarchique de cellules, et défend la notion qu'une cellule ne peut provenir que de la division d'une autre cellule. A cette date naît ce que l'on nomme aujourd'hui « la théorie clonale » du cancer.

Actuellement, la cancérologie fait presque exclusivement son sujet de ce qui se trame à l'intérieur même du noyau cellulaire. A côté de la recherche fondamentale, la recherche clinique a considérablement progressé, multipliant l'aide au dépistage et au diagnostic des tumeurs malignes. Sur le plan thérapeutique, après la découverte fortuite des premières substances anticancéreuses en 1945 (les moutardes azotées), la chimiothérapie s'est enrichie de nombreux produits. De nos jours, le cancer se soigne toujours et se guérit de plus en plus fréquemment.

## LE CAS FRITZ ZORN

Dans la littérature autopathographique consacrée au cancer, *Mars* de Fritz Zorn est un livre de référence. Édité en 1977, son retentissement provient sans doute de l'émotion suscitée par la souffrance tragique qui s'y exprime.

*Mars* est le seul livre publié par Fritz Zorn. Il est donc nécessaire de commencer par évoquer cet auteur, reconnu comme authentique écrivain après la parution de ce récit unique. De son vrai nom Fritz Angst, il dut prendre un nom de plume en raison des propos sévères tenus sur sa famille dans son livre. Il choisit le pseudonyme Fritz Zorn qui signifie Fritz « La Colère ». Colère d'un jeune homme suisse de trente-deux ans,

en train de mourir inexorablement d'un cancer. Il intitule son ouvrage *Mars* du nom du « dieu de la guerre, de l'agression, et de la force créatrice<sup>1</sup> ». Le projet d'écriture est résolument placé sous les signes de l'intensité, de la vigueur et de la violence. Ce qui s'explique surtout par l'imminence de la mort programmée : le texte est rédigé d'avril à juillet 1976, l'auteur disparaît au mois de novembre de la même année.

Le cancer accompagne les trois dernières années de vie de Fritz Zorn. En 1973, une tuméfaction indolore apparaît au niveau du cou. La biopsie-exérèse de la tumeur cervicale révèle un cancer avec envahissement loco-régional. Durant trois ans, le patient consulte les médecins et subit continuellement un traitement médical. Progressivement, de nouveaux symptômes, de nouvelles douleurs et de nouvelles tuméfactions se manifestent. En 1976, les métastases sont diffuses. Le désespoir, l'angoisse et l'agitation deviennent permanentes. Ironie du sort : quelques mois avant sa mort, les médecins découvrent, puis apprennent au patient, qu'il n'est pas atteint d'un cancer au sens populaire du terme. Il présente une « sorte de cancer », que la science médicale désigne du nom beaucoup moins familier de « lymphome malin ».

Ce lymphome malin ne résume pas la pathologie du malade. Fritz Zorn souffre également d'une « névrose chronique » apparue à l'âge de dix-sept ans. Depuis quinze ans, le patient se plaint de nombreux symptômes de dépression : tristesse, douleur morale, asthénie, « idiotie affective », anhédonie, insomnie, inhibitions sociales, impuissance sexuelle, sentiment d'infériorité... Après deux traitements psychothérapeutiques sans résultat probant, le patient suit une nouvelle psychothérapie qui améliore ses symptômes psychiques, alors qu'il se sait déjà condamné par son cancer.

Si le témoignage du rescapé Bernhard se terminait sur un refus (le refus de retourner au sanatorium), le récit du condamné à mort Zorn s'achève dans la révolte :

« Je n'ai pas encore vaincu ce que je combats ; mais je ne suis pas encore vaincu non plus et, ce qui est le plus important, je n'ai pas encore capitulé. Je me déclare en état de guerre totale<sup>2</sup>. »

Ce qui fait l'une des singularités de ce récit se définit par ce qui est absent du texte. Dans *Mars*, pas de description des symptômes du cancer, pas d'exposé des traitements, pas d'analyse des relations avec le monde médical. Ici, un seul point préoccupe l'auteur : la question de la genèse de son cancer. Les narrations de son enfance, de sa vie en famille, de son éducation, des habitudes de ses parents, de ses études à l'université et de son travail de professeur sont tout entières destinées à éclairer la survenue du cancer. Ainsi Zorn présente-t-il brutalement ce qui lui arrive dès le début de son livre :

« Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul. Je descends d'une des meilleures familles de la rive droite du lac de Zürich, qu'on appelle aussi la Rive dorée. J'ai eu une éducation bourgeoise et j'ai été sage toute ma vie. Ma famille est passablement dégénérée, c'est pourquoi j'ai sans doute une lourde hérédité et je suis abîmé par mon milieu. Naturellement, j'ai aussi le cancer, ce qui va de soi si l'on en juge d'après ce que je viens de dire<sup>3</sup>. »

Cette présentation assurée des faits repousse d'emblée la conception d'une maladie fortuite et accidentelle.

Tout au long de son livre, Fritz Zorn défendra la conviction que son cancer est non seulement une maladie du corps, mais aussi une maladie de l'âme. Selon cette double dimension, il envisage son cancer comme un événement positif. Ses affirmations se rangent résolument du côté du modèle étiologique *bénéfique* de la maladie :

« Le cancer [...], c'est une maladie de l'âme, dont je ne puis dire qu'une chose : c'est une chance qu'elle se soit enfin déclarée. [...] Je ne veux pas prétendre ainsi que le cancer soit une maladie qui vous apporte beaucoup de joie. Cependant, du fait que la joie n'est pas une des principales caractéristiques de ma vie, une comparaison attentive m'amène à conclure que, depuis que je suis malade, je vais beaucoup mieux qu'autrefois, avant de tomber malade<sup>4</sup> »

Mais Zorn exprime surtout des représentations qui relèvent d'un modèle *exogène* de la maladie. L'auteur situe énergiquement l'imputation étiologique de son cancer du côté de la culture. Le thème de la maladie liée à la société, et en particulier à l'éducation familiale, se retrouve ici avec une vivacité et une violence exceptionnelles :

« Ce que je crois, c'est que je ne suis pas moi-même le cancer qui me dévore ; c'est ma famille, mon origine, c'est un héritage, en moi, qui me dévore. Ce qui signifie, en termes médico-politiques ou socio-politiques : tant que j'ai encore le cancer, je demeure le garant du milieu bourgeois cancérigène, et si je meurs du cancer, eh bien, je serai mort en bourgeois<sup>5</sup>. »

<sup>1</sup> F. Zorn, *Mars*, Paris, Gallimard, 1979, p. 182.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 180-181.

Pour l'écrivain suisse, son cancer est du à la faute des « autres » : de la société bourgeoise de Zürich, mais aussi de l'Église catholique, de Dieu lui-même, et en premier lieu de ses parents. Zorn accuse ses parents d'homicide involontaire :

« Je suis menacé de mort, en ce moment même on est en train de m'assassiner. On m'assassine ou on m'a déjà assassiné, mais je ne sais pas encore qui l'a fait. Mes parents m'ont tué et pourtant ce ne sont pas mes parents qui m'ont tué. Ils l'ont fait et cependant ils ne l'ont tout de même pas fait et, avant tout, ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ils l'ont fait sans mauvaise intention, inconsciemment et, finalement, contre leur gré<sup>6</sup>. »

Si les représentations de type exogène sont largement privilégiées dans *Mars*, des représentations se rattachant à d'autres modèles étiologiques figurent dans le texte.

Par exemple, Zorn exprime au moins une fois l'idée, diamétralement opposée à la précédente, d'un déterminisme interne de sa pathologie. A cette occasion, il considère sa maladie comme sa création originale. Du coup, il radicalise, de façon inattendue, le modèle étiologique *endogène* :

« J'ai voulu ma maladie et mon cancer<sup>7</sup>. »

Ailleurs, la conception prévalente de la sociogenèse du cancer s'enrichit de notions quantitatives qui se rapportent à un modèle *fonctionnel*. Pour Zorn, ce n'est pas le milieu social en lui-même qui est pathogène, mais la « quantité » de ce milieu. Il présente sa maladie non pas comme un effet des qualités propres de la culture, mais comme la conséquence d'un excès de culture :

« Peut-être bien que chez nous les choses étaient encore un peu plus grosses et exagérées qu'ailleurs, mais fondamentalement différentes de ce qui se passait dans les autres maisons bourgeoises, sans doute pas. On pourrait donc objecter que si tout cela est fort dommage pour moi, ce qui m'a fait du tort dans mon éducation manquée, ce n'est, au fond, que ce qu'elle avait de trop pour mon cas personnel ; que l'éducation de mes contemporains était sans doute tout aussi ratée que la mienne, sans pour autant que ces compagnons d'infortune en aient subi un dommage particulier<sup>8</sup>. »

En d'autres endroits, l'auteur ne considère plus son cancer comme un trouble de l'excès, mais, au contraire, comme un trouble de la carence. Ses représentations se rangent alors du côté du modèle *soustractif*. D'après lui, ses troubles sont la conséquence d'un manque d'expression de ses émotions provoqué par un refoulement de son affectivité :

« [...] Selon moi, la tumeur c'était des "larmes rentrées". Ce qui voulait dire à peu près que toutes les larmes que je n'avais pas pleurées et n'avais pas voulu pleurer au cours de ma vie se seraient amassées dans mon cou et auraient formé cette tumeur parce que leur véritable destination, à savoir d'être pleurées, n'avait pas pu s'accomplir. D'un point de vue strictement médical, ce diagnostic à résonance poétique n'est évidemment pas exact ; mais appliqué à l'ensemble de la personne, il dit la vérité : toute la souffrance accumulée, que j'avais ravalée pendant des années, tout à coup ne se laissait plus comprimer au-dedans de moi ; la pression excessive la fit exploser et cette explosion détruisit le corps<sup>9</sup>. »

## AUTRES ÉCRITS AUTOPATHOGRAPHIQUES DU CANCER

*Mars* est certainement l'autopathographie la plus célèbre sur le cancer. D'autres auteurs ont raconté, d'une manière plus sobre, leur expérience vécue de la maladie cancéreuse.

Dans *Permis de séjour*, le romancier et poète Claude Roy confie ses réflexions sur son cancer du poumon, diagnostiqué à l'âge de soixante-six ans. Selon lui, les facteurs organiques ou mécaniques n'expliquent pas tout. Il est convaincu de la causalité *endogène* de son mal. Si Zorn accusait violemment la société bourgeoise, Roy, de son côté, incrimine le déchirement intérieur consécutif à son engagement politique :

« Il y a presque une quarantaine d'années que je [...] me ronge les sangs et me fabrique patiemment une belle tumeur cancéreuse, parce que Marx nous a clairement fait voir qu'on vole aux pauvres leur sang et que Lénine a cru pouvoir en déduire qu'une dictature des « meilleurs » et la suppression radicale de toute démocratie résoudrait la question. Bien entendu, mon organisme a heureusement produit des anticorps et des défenses. L'amour, la poésie, l'amitié, la nature et l'art m'ont empêché de périr aussi vite que beaucoup de mes compagnons, étranglés par ce dilemme. Mais j'en porterai jusqu'à ma fin les cicatrices<sup>10</sup>. »

Comme Roy, Georges Perros est fumeur et poète. En 1978, il meurt d'un cancer du larynx à cinquante-cinq ans. Dans le troisième et dernier tome, posthume, de ses *Papiers collés*, il tient la chronique de sa maladie et de la mort. Comme Roy, il ne se contente pas de la désignation du tabac comme seul

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>10</sup> C. Roy, *Permis de séjour*, Paris, Gallimard, 1983, p. 330.

responsable. Il pressent que la pathologie s'est aussi déclarée parce qu'il Fa désirée sans le savoir. Aux facteurs externes, il associe, selon un modèle *endogène*, l'idée d'une disposition interne favorable :

« J'aurais dû cesser de boire, de fumer. Oui. Pourquoi ? Et je serais assez enclin (!) à croire que le cancer, enfin celui-là, vient de là. Abus. Négligence. Mes pipes dégoulaient de nicotine, de ce goudron dont ma langue conservait souvent la noirceur. Ce beau dépôt devait dégringoler — dégringolait — doucement dans ma gorge, et voilà (pourquoi votre fille est muette !). Puis, soyons juste, une certaine fatigue... existentielle, un peu marre d'être un homme plutôt qu'autre chose dans un monde pareil. Alors attaque de l'ennemi, du mal, sur terrain abandonné, sans défense. Le mal, quand il n'est pas héréditaire, se développe sur terre accueillante<sup>11</sup>. »

Sans conteste, Freud, médecin et créateur de la psychanalyse, est aussi l'auteur d'une œuvre littéraire. Son travail fut même reconnu comme tel de son vivant : le seul prix international qu'ait eut Freud est une récompense littéraire, le prix Goethe, en 1930.

Les écrits de Freud ne se résument pas à son travail théorique. Il a également laissé une immense œuvre de littérature intime. Après sa mort, les publications de sa correspondance se sont succédé. Les destinataires de cette littérature épistolaire sont nombreux : son ami Wilhelm Fliess, les premiers analystes collaborateurs de Freud (Abraham, Ferenczi, Jung, Jones, Marie Bonaparte, Eitingon...), le pasteur Pfister, Arnold Zweig, Lou Andreas-Salomé...

Freud est atteint d'un cancer de la cavité buccale en 1923, à l'âge de soixante-sept ans. Le cancer l'accompagnera pendant seize ans, jusqu'à sa mort en 1939. Le psychanalyste a peu écrit au sujet de sa maladie, alors qu'il écrivait dans le même temps sur bien d'autres thèmes. Ce sont deux lettres, toutes deux datées du 5 mars 1939 (soit six mois avant sa mort), qui indiquent le mieux le vécu de son cancer par Freud.

Dans la première lettre adressée à son disciple et ami Max Eitingon, il s'exprime à la première personne du pluriel. Freud se présente comme un soignant-soigné, au point de s'impliquer dans la stratégie thérapeutique :

« Maintenant, *nous* savons plus ou moins où *nom* en sommes. Une biopsie a révélé que nous avons réellement affaire à une nouvelle tentative du carcinome de prendre ma place. *Nous* avons hésité entre les différentes possibilités de défense, mais maintenant *nous nom* sommes tous mis d'accord sur un traitement aux rayons X, dont chaque intéressé — je ne sais si je dois m'y inclure — attend de bons résultats<sup>12</sup>. »

Avec la formule « prendre ma place », Freud évoque son cancer en termes d'exclusion et de substitution. Selon un modèle *ontologique*, la maladie est une entité anthropomorphe qui expulse le sujet de son propre corps.

Dans la seconde lettre destinée à l'écrivain allemand Arnold Zweig, Freud écrit :

« L'opération et le traitement au radium ont été finalement rejetés, on s'est décidé pour les rayons X de l'extérieur, le traitement doit commencer demain. (Il n'y a plus de doute qu'il s'agit d'une nouvelle attaque de mon cher vieux carcinome, avec qui je partage mon existence depuis maintenant seize ans)<sup>13</sup> »

L'expression « mon cher vieux carcinome » témoigne d'un humour et d'une certaine tendresse envers la tumeur présentée comme un ami de longue date. Ici le sujet Freud ne se sent plus exproprié. Il cohabite avec le cancer métaphorisé comme un locataire interne, qui aurait signé un bail prolongé. La mise entre parenthèses du cancer paraît significative, à la fois, du refus de Freud de considérer les conséquences de son tabagisme, et de sa discrétion habituelle à l'égard de sa pathologie.

<sup>11</sup> G. Perros, *Papiers collés III*, Paris, Gallimard, 1978, coll. « Le Chemin », p. 332-333.

<sup>12</sup> S. Freud, *Lettres*, in *La Mort dans la vie de Freud*, par M. Schur, Paris, Gallimard, 1975, coll. Connaissance de l'Inconscient, p. 612.

<sup>13</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 613.

## Sommaire

### Ouverture

## I LES AUTOPATHOGRAPHIES

### Vocabulaire

Autobiographie  
Pathographie  
« Autopathographie »

### Situation des autopathographies dans la littérature

Les autopathographies dans la littérature des maladies  
Les autopathographies dans la littérature intime  
*Le pacte autobiographique*  
*Géographie du champ autobiographique*

### Questions sur la littérature intime

Le pronom personnel dans le texte  
Les noms propres  
Réalité et fiction, vérité et mensonge

## II PERSPECTIVE HISTORIQUE DES AUTOPATHOGRAPHIES

### Le XVI<sup>e</sup> siècle : Montaigne

*Les Essais*  
Montaigne et la maladie  
Montaigne, la médecine et les médecins

### Le XVII<sup>e</sup> siècle : Pascal et le silence des écritures du moi

### Le XVIII<sup>e</sup> siècle : Rousseau

L'œuvre autobiographique de Rousseau  
L'état mental  
Les troubles urinaires

### Le XIX<sup>e</sup> siècle : l'expansion de la littérature intime

Stendhal et Chateaubriand  
Nerval  
Strindberg

### Le XX<sup>e</sup> siècle : l'ère du soupçon et l'inflation autobiographique

Écritures du moi et littérature moderne  
La psychanalyse, le sujet et l'inconscient  
Freud lecteur d'une autopathographie

## III LES AUTOPATHOGRAPHIES AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

### Représentations de la maladie

#### La tuberculose

Historique  
Le cas Thomas Bernhard  
Autres écrits autopathographiques de la tuberculose

#### Le cancer

Historique  
Le cas Fritz Zorn  
Autres écrits autopathographiques du cancer

#### Le sida

Historique  
Le cas Hervé Guibert  
Autres écrits autopathographiques du sida

#### Les troubles psychiques

Écriture et folie  
Le cas William Styron  
Topographie de la littérature intime des troubles psychiques  
*Autopathographies cliniques*

*Récits d'internement psychiatrique*

*Récits de cure psychanalytique*

*Récits à deux plumes*

#### **Les métaphores de la maladie**

La figure rhétorique de la métaphore

La maladie et ses métaphores

#### **La maladie comme métonymie**

La figure rhétorique de la métonymie

La maladie comme métonymie

La maladie métonymie de la mort

La maladie métonymie de l'aliénation

*L'aliénation psychique*

*L'aliénation somatique*

### **IV LE MALADE-INTIMISTE ET SES LECTEURS**

#### **Du côté du malade-intimiste**

Psychanalyse et autobiographie

*Le souvenir-écran*

*Le roman familial*

La psychologie médicale et la maladie

Le malade-intimiste

*Les formations réactionnelles*

*Le narcissisme*

*L'exhibitionnisme*

#### **Du côté des lecteurs**

Pacte autobiographique et relation de lecture

*L'illusion de transparence*

*L'illusion de communication de personne à personne*

Variété des lecteurs d'autopathographies

*Le lecteur-malade*

*Le lecteur-profane*

*Le lecteur-soignant*

*Relation thérapeutique et relation de lecture*

*Contre-texte et contre-transfert : les fantasmes*

*Contre-texte et contre-transfert : les affects*

#### **Le cas-limite du docteur Allendy**

Biographie du docteur Allendy

Maladie et auto-analyse

Le médecin-malade, la maladie et les médecins

#### **Conclusion**

#### **Bibliographie**